

AU PALACE

présentée par la Société
Avignonnaise des Concerts

LA MAGNIFIQUE PIANISTE ALICIA DE LARROCHA s'est somptueusement révélée dans "IBÉRIA"



Le très nombreux public attend devant le Palace, de pouvoir entrer dans la vaste salle.

La magnifique pianiste espagnole qu'est Alicia de Larrocha, venue pour la première fois à Avignon, a joué hier au soir au Palace-Théâtre, les quatre cahiers d'Iberia, cette somme pianistique qu'a écrit Albeniz. Alicia de Larrocha possède un splendide talent qu'elle met avec une autorité souveraine au service de la musique de son pays.

Certes, « Iberia » reste le chef-d'œuvre incontestable d'Albeniz et il ne saurait être ici question de prendre à parti peu ou prou une œuvre qui pianistiquement est tout à fait géniale. Il n'en est pas moins vrai qu'il reste certainement nécessaire pour en faire passer tout le message, sans faiblesse, de faire appel à d'authentiques interprètes ibériques. Or cela, Alicia de Larrocha l'est par-dessus tout, et l'on ne peut rêver plus authentique interprétation que la sienne. Elle est servie par une technique hors de pair d'une apparente facilité (laquelle ne

saurait certainement sous-estimer une indomptable maîtrise antérieure) et son interprétation apparaît de prime abord et jusqu'à la dernière des douze pièces d'« Iberia » d'une stupéfiante homogénéité.

Souveraine dans le domaine de la pure technique (et Dieu sait s'il faut ici du point de vue de l'écriture rendre hommage à un Albeniz qui a constellé ces pages de terribles pièges, offrant les plus vraisemblables positions de doigt qu'il soit possible d'imaginer pianistiquement) Alicia de Larrocha célèbre tout au long de son exécution le plus fervent mysticisme « racial » qu'il soit possible de souhaiter, mais encore la plus profonde poésie avec laquelle il convient de retrouver au clavier la véritable et souvent difficile expression de cette musique dont le caractère harmonique on le sait, est celui d'une perpétuelle interrogation tonale. Et c'est bien là le point sensible. Albeniz ne l'aurait-il pas senti lui-même ? Peut-être... en tout cas, et ce n'est pas là l'aspect le moins génial de son « anthologie », si l'on y peut déceler facilement le plan a - b - a adopté à peu près invariablement pour les douze pièces, il n'est pas sans intérêt du point de vue esthétique, de constater que ce tripartisme se retrouve dans le lot égal de pièces dévolues à chaque cahier. Or « L'Evocation » mise à part qui prélude vraiment aux onze autres pièces, il est d'abord à remarquer que des pages comme « La Fête-Dieu à Séville », « Triana » (d'un des étincelants sommets d'Iberia), le curieux « Lavapies » auquel un Darius-Milhaud n'est certainement pas

resté insensible ! Et enfin « Eritana », ce somptueux final qui semble affirmer sa tonalité de mi bémol en des colonnades d'une structure foncièrement classique, paraissent s'orienter vers une même et éclatante fonction terminale, typique d'extériorité. Par contre, les œuvres formant le volet B de chaque cahier, « El Puerto », avec sa couleur rythmique obstinée, « Almeria » cette méditation étrange maîtrisant de belles échappées lyriques, « El Polo » surtout, où cette tristesse se mire bientôt en un rythme de Jota sans fin, et plus encore l'admirable « Jerez » curieusement précurseur d'un style ravélien, en même temps que ressurgi de quelque lointaine mélodie mozartéenne, sont elles axées sur ce côté intérieur, ce côté spécifiquement « andante » de la simple forme sonate, du point de vue de l'atmosphère où est au moins perceptible la perpétuelle « dominante-question » ? Partant, la « Rondena » (à laquelle je réserve une place délicatement choisie), « El Albaicin », cet alterné qui révéla si parfaitement tout le meilleur des attaques du jeu de l'interprète, et « Malaga » surtout, la diabolique, aux longues cascades d'accords serrés en rythmes binaires apparaissent dans le style « prélude » dans la plus large acception de ce mot...

Au faite, Alicia de Larrocha, longuement applaudie, ovationnée par une salle frénétique, revient avec grâce nous donner un charmant « Padre Soler » qu'elle a joué avec un mordant capiteux, oasis délicieux après les feux d'artifice d'Albeniz qu'un deuxième et éclatant bis devait, cependant brillamment rallumer, avec « Navarra » et signer cet éblouissant récital conçu et tenu sous la gageure d'une unité à la fois terrible et merveilleuse.

Y.-M. BRUEL.

Je suis allé dire bonjour à Alicia de Larrocha, la virtuose du piano, une des meilleures interprètes d'Albeniz et qui vint jouer à la R. T. B. à l'occasion du centenaire de la naissance du musicien. Dona Alicia dirige, à Barcelone, l'Académie Marshall, école de musique renommée.

— Le maestro Frank Marshall, me dit-elle, fut l'élève préféré, le collaborateur et l'ami d'Enrique Granados, et également le sous-directeur de l'Academia Marshall « fondée en 1920 le compositeur. Aussi l'« Académie Marshall » fondée en 1920 est-elle le prolongement direct de l'école pianistique que Granados créa à Barcelone et où l'on conserve la tradition authentique de ses interprétations. Une grande responsabilité m'échut lorsque je pris la succession de Marshall. Ma tâche est de former des interprètes et des professeurs de piano.

L'Académie est non seulement Conservatoire, mais aussi musée. Meublée comme un hôtel de maître, elle offre à l'admiration du visiteur des instruments anciens, des tableaux, des portraits, des autographes de compositeurs de renom. Le mobilier de style, la décoration, les tapis, en font un séjour d'art et d'étude.

— Dona Alicia, à quel âge avez-vous commencé le piano ?

— A trois ans.

— Quel fut votre premier morceau ?

— Souriante, Mlle de Larrocha s'assied devant un clavecin et joue un petit menuet en sol

★ **LA PHILHARMONIQUE** ★

ASSOCIATION PHILHARMONIQUE D'ANVERS 11e Concert d'abonnement dirigé par Edouard Flipse

Voici qu'approche déjà la fin d'une saison musicale généralement remplie et pour les deux derniers concerts de la « Philharmonie » c'est Edouard Flipse qui nous est revenu dans un programme consciencieusement dirigé, bien préparé, mais auquel il manquait parfois cette flamme communicative qui prend l'auditeur et qu'André Cluytens à la tête de l'O.N.B. nous donna justement il y a quelques jours.

On commença par l'ouverture de « Obéron » de Weber, qui manqua assez de cet élan romantique souhaitable, et où la Philharmonie, malgré une belle attention manifesta une certaine épaisseur et des culvres qui, selon la tradition, écrasèrent quelque peu le détail des cordes. « Réveries » (diverses manières de « sonner le printemps ») de notre compatriote René Bernier, est écrit pour clarinette et orchestre et présente une atmosphère assez transparente, tout en restant d'un effet un peu creux.

Mais l'instrument soliste y est bien représenté et Freddy Arteil s'y révéla un technicien très probe et fort souple, mettant agréablement en évidence toutes les ressources de son instrument.

Le pianiste espagnol Gonzalo Soriano, victime d'une grippe soudaine, ne put se produire et fut remplacé par une de ses compatriotes, Alicia de Larrocha qui joua les si évocatrices « Nuits dans les Jardins d'Espagne » de Manuel de Falla. Malgré un orchestre qu'on eut aimé plus subtil et souple parfois, ce fut le meilleur moment de ce programme et la soliste y déploya une brillante technique, ferme et agile, des attaques d'une remarquable netteté, une sonorité éloquente et variée, beaucoup de couleurs et de nuances et une présence indiscutable.

Son succès fut d'ailleurs retentissant et l'obligea à « bisser » : une « Danse Espagnole » de Granados, peu connue et enlevée de façon magnifique.

Le concert prit fin par une exécution soignée et pleine de conviction de la « 4e Symphonie » (mi mineur) de Brahms pour laquelle on sent Edouard Flipse particulièrement sincère et qui obtient de la Philharmonie un bon rendement attentif et généralement bien équilibré, nonobstant des « tempi » un peu modérés par endroits et un coloris souvent assez uniforme, qui tiennent l'œuvre dans un cadre assez strict, assez académique, qui, osons le dire, ne la salue pas d'un certain vieillissement...

Un concert satisfaisant, pour lequel il n'y eut pas l'affluence habituelle.

OLIVIER.

la musique

A la Société des Concerts

ALICIA DE LARROCHA POSSÉDÉE D'ALBENIZ

Le cinquième concert de la Société Avignonnaise avait attiré la grande foule, jeudi en fin d'après-midi dans la salle rouge et or du Palace : le récital du piano annoncé et son programme justifiaient cette affluence et les auditeurs furent largement récompensés de leur présence.

C'était la première fois, je crois, que Mme Alicia de Larrocha se faisait entendre dans notre ville. Le programme nous apprend que, née à Barcelone, elle y donna son premier concert alors qu'elle n'avait que cinq ans. Les promesses de l'enfant prodige ont été tenues et dans une carrière de concertiste commencée plus tard, il y a une vingtaine d'années, elle n'a connu que des succès. Toute l'Espagne, l'Europe et les Amériques l'ont applaudie. Elle est aussi professeur et, depuis 1959, dirige l'école de piano de F. Marshall. Depuis deux ans enfin, elle s'est en quelque sorte spécialisée dans l'interprétation de l'œuvre d'Albeniz, et a obtenu le grand prix du disque avec son interprétation d'Iberia.

C'est justement les douze morceaux qui composent ce chef-d'œuvre qu'Alicia de Larrocha nous a fait entendre jeudi. Elle ne se contente pas d'une technique véritablement étourdissante, d'une force, d'une puissance de frappe rare chez une femme : elle y joint tout le caractère, tout l'esprit et tout le cœur de son pays. Dans une œuvre qui est comme un hymne à l'Espagne dont chacun des morceaux qui la composent nous emmène à travers le pays d'Albeniz, il est indispensable que le cœur de l'interprète participe sans excès, l'artiste a su mettre la part de sentiment nécessaire pour rendre la pensée du compositeur.

Il n'est pas possible de citer le titre donné à chacun des douze morceaux d'Iberia, qui nous font faire le beau voyage de Cadix à Madrid en passant par Séville, Grenade, Malaga, en nous promenant dans différents quartiers de ces villes, pour y entendre le folklore local, la guitare des gitans, le tambour de Séville pendant la semaine sainte, des danses : Malaguena, Siguriyas, Habanera, Zapateado, des mélodies populaires. Disons notre plaisir à entendre « Evocation » au rythme si doux à évoquer ; « El puerto » et le cortège de la « Fête-Dieu à Séville ». A entendre la sonorité transparente de « America », à retrouver au milieu de l'œuvre intégrale, « El Albaicin » avec ses sonorités de guitare dans les cuevas de Grenade, tant de fois entendu et vu danser. Un orgue de Barbarie joue une habanera dans un vieux quartier de Madrid et c'est « Lavapiés ». C'est encore « Malaga » et sa malaguena rapide et sensuelle. C'est enfin « Eritana » qui termine l'œuvre en un chant final comme un hommage à la beauté andalouse.

Les applaudissements ont éclaté, de plus en plus nourris à chaque reprise — Alicia de Larrocha les a interprétés par séries de trois — unanimes et chauds ils ont dit encore plus fort, la joie et le plaisir des auditeurs d'avoir entendu « Iberia » en sa totalité et l'artiste leur offre deux bis merveilleux dont une sonate du padre soler, qui lui permet de nous faire applaudir une fois encore toute sa virtuosité et à nous, de la remercier pour ce merveilleux récital.

STRAPONTIN BIS.

Personnalité très attachante que celle d'Alicia de Larrocha, cette pianiste espagnole que le Saint-Etienne musical découvrait hier soir dans « Iberia », d'Albeniz. Des les premières mesures, nous comprenons combien était vaste le monde musical que Alicia de Larrocha ne semble pas être de cette nature. Elle joue « en de dans », tandis que ses minuscules mains blanches courent sur le clavier. On sent que la petite fille n'est pas morte depuis longtemps. C'est sa première tournée en France où personne ne la connaît, du moins dans le grand public. Les critiques parisiens lui ont consacré leur meilleure notice, parlant à son sujet d'un genre nouveau. Elle a, en tout cas, une façon d'interpréter la musique espagnole qui contraste comme le jour et la nuit avec les démonstrations faciles, voire vulgaires, de beaucoup de musiciens trop sûrs d'eux-mêmes. Elle est née à Barcelone, et a été élevée dans un milieu musical où l'école pianistique de Granados était sacrée. Elle était l'élève préférée de Frank Marsball et donna son premier concert à 5 ans. « En 1917, dit encore le programme, et nous l'avons appris avec beaucoup d'intérêt, elle forme avec Gaspar Cassado, un duo dont les concerts sont dirigés par les plus grands éloges et parcoururent les principales villes européennes. En 1960, pour la célébration du Centenaire d'Albeniz, elle est invitée dans plusieurs pays pour interpréter l'œuvre de ce compositeur. Après, elle parcourt l'Europe, les Etats-Unis et l'Amérique du Sud ». Elle fait partie du conseil de professeurs au Cours International de Musique de Saint-Jacques de Compostelle. Suprême consécration, qu'il coïncide avec sa découverte de la France. Paris lui donne le Grand Prix du Disque « en

CONCERT

A la Société de Musique de Chambre

“Iberia”

par Alicia de Larrocha



par Jean

GABRIEL-MARIE

Il est extrêmement rare d'entendre intégralement la suite pour piano « Iberia », d'Albeniz. Le fait ne s'était plus produit à Marseille depuis quelque vingt-cinq ans, à la salle Prat. C'était alors José Iturbi qui officiait, faisant se dérouler pour nous le film merveilleusement évocateur de ces douze poèmes pianistiques réunis en quatre cahiers dont le titre général « Iberia » résume la signification.

Quelle richesse d'impressions poétiques dans cette musique où les harmonies luxuriantes enveloppent des rythmes lents ou vifs, toujours à base de danse autochtone qui en sont la charpente ! Et il est prodigieux que le piano suffise pour traduire tant d'images diversement colorées, allant de la grisaille d'« Evocation » à la lumière crue de « Corpus en Seville ». Nuits d'été lourdes des senteurs des jasmins échos d'une « jota » lointaine ; la vie d'un port — « El Puerto » —

que nous savons être Cadix ; « El Albaicin », ce quartier gitane de Grenade évoqué par un rythme monotone, non loin de l'Alhambra dont la silhouette jaillit de cette sorte d'appel de muezzin, cette phase lente, à la fois résignée et interrogative, qui jalonne l'œuvre. Ce sont là, parmi beaucoup d'autres, quelques-unes des images classiques de l'Espagne, dont « Iberia » foisonne. Alicia de Larrocha Barcelonaise comme l'était Albeniz) les recrée avec intensité. Son jeu à la fois précis et poétique, atteint au maximum de puissance et possède en outre le mérite de dégager la ligne essentielle à travers une écriture pianistique terriblement enchevêtrée. Cette interprétation est donc tout à fait fidèle et ceci sous-entend chez la virtuose des qualités de technique et de musicalité qui sont de premier plan sans parler de l'endurance peu commune qu'exige l'exécution d'une telle œuvre. Le succès remporté par Alice de Larrocha fut des plus chaleureux et son récital consacré au chef-d'œuvre d'Albeniz restera parmi les meilleurs concerts de la Société de musique de chambre.

Revenons à la rareté d'« Iberia » sur les programmes des pianistes. Ne proviendrait-elle pas de ce que les plus populaires de ces pièces ont été orchestrées ? Les « Tableaux d'une exposition », de Moussorgski, ont eu le même sort depuis que Ravel les ayant instrumentés, les concerts symphoniques les ont mis à leur répertoire. Pourtant si ici et là c'est du piano orchestral, cela reste malgré tout du piano tout court, et les plus virtuoses d'entre les virtuoses y trouvent largement leur compte...

Personnalité très attachante que celle d'Alicia de Larrocha, cette pianiste espagnole que le Saint-Etienne musical découvrait hier soir dans « Iberia », d'Albeniz. Des les premières mesures, nous comprenons combien était vaste le monde musical que Alicia de Larrocha ne semble pas être de cette nature. Elle joue « en de dans », tandis que ses minuscules mains blanches courent sur le clavier. On sent que la petite fille n'est pas morte depuis longtemps. C'est sa première tournée en France où personne ne la connaît, du moins dans le grand public. Les critiques parisiens lui ont consacré leur meilleure notice, parlant à son sujet d'un genre nouveau. Elle a, en tout cas, une façon d'interpréter la musique espagnole qui contraste comme le jour et la nuit avec les démonstrations faciles, voire vulgaires, de beaucoup de musiciens trop sûrs d'eux-mêmes. Elle est née à Barcelone, et a été élevée dans un milieu musical où l'école pianistique de Granados était sacrée. Elle était l'élève préférée de Frank Marsball et donna son premier concert à 5 ans. « En 1917, dit encore le programme, et nous l'avons appris avec beaucoup d'intérêt, elle forme avec Gaspar Cassado, un duo dont les concerts sont dirigés par les plus grands éloges et parcoururent les principales villes européennes. En 1960, pour la célébration du Centenaire d'Albeniz, elle est invitée dans plusieurs pays pour interpréter l'œuvre de ce compositeur. Après, elle parcourt l'Europe, les Etats-Unis et l'Amérique du Sud ». Elle fait partie du conseil de professeurs au Cours International de Musique de Saint-Jacques de Compostelle. Suprême consécration, qu'il coïncide avec sa découverte de la France. Paris lui donne le Grand Prix du Disque « en

ALICIA DE LARROCHA a dominé de très haut son « CARNIVAL » de Schumann

LES CONCERTS

• Alicia De Larrocha à la Société de musique de chambre

Inscrite à un programme de musique de chambre l'intégrale des quatre cahiers d'« Iberia », pouvait paraître une gageure aussi bien en raison de la difficulté de l'œuvre qu'en raison de la possible uniformité de pages de même inspiration.

Et cependant, grâce à une pianiste au talent vraiment exceptionnel, Alicia de Larrocha, ce concert a été un enchantement et même le programme en a paru court. On sait que dans « Iberia », son chef-d'œuvre, Albeniz, bien que fortement marqué de l'influence de l'école française, n'a rien abandonné de la verdeur de son terroir. A travers les plus subtiles arabesques défilées avec une précision impeccable, Alicia de Larrocha faisait « chanter », avec fougue, poésie ou recueillement, ces thèmes « flamenco » évocateurs de la terre catalane, de scènes familières, de processions solennelles, de pittoresques quartiers où semblent évoluer des silhouettes nerveuses et fines dans le soir mystérieux.

Quel meilleur compliment pourrait-on décerner à cette étonnante virtuose, toute simple et pénétrée de l'esprit d'une musique qui est celle de sa fière race, que de dire que son jeu est presque viril par sa puissance et sa franchise et en même temps nuancé par la plus délicate sensibilité... et quel sens merveilleux des plans sonores et de la courbe d'une phrase musicale.

Une très grande artiste que nous espérons revoir bientôt.
Henry DUMOULIN.

Longuement applaudie, Alicia de Larrocha accorda en « bis » une « Sonate » de Scarlatti, montrant ainsi une expertise maîtrisée en dehors de la musique nationale. Rappelée plusieurs fois, elle voulut bien donner une « Pavane » d'Albeniz et, devant un public insatiable, termina par la « Danse de la Fugueur » de « L'Amour sorcier », de Manuel de Falla.

Remercions bien vivement cette grande artiste pour ce Recital de haute qualité, et le Cercle Artistique Nimots pour une suite de si belles soirées, données malgré toute une série de contre-temps et de renvois successifs, qui témoignent d'un admirable dévouement à la cause de l'art musical.

(Photo Casan, « Le Provençal », Nîmes.)



TRÈS BEAU RÉCITAL DE MUSIQUE ESPAGNOLE
AVEC LA PIANISTE
ALICIA DE LARROCHA
AU CERCLE ARTISTIQUE NIMOTS
PROVENÇAL

JOURNAL MUSICAL FRANÇAIS
5 MARS 1962

Les
disques
du mois

par
R.-M. HOFMANN

DE FALLA : Nuits dans les jardins d'Espagne, L'Amour sorcier sous la direction de Jésus ARAMBARRI

Je connaissais Alicia de Larrocha (la soliste des Nuits dans les jardins d'Espagne) par son enregistrement intégral d'Iberia d'Albeniz, où elle faisait preuve d'un tempérament authentiquement espagnol et d'une virtuosité diabolique. Je connaissais Jesus Arambarrí par sa version (également intégrale) du Tricorne de Falla. A l'une je conserve toute mon admiration et ma ferveur, car elle nous offre là un enregistrement exceptionnel des Nuits. L'autre m'a tant soit peu déçu par la lenteur des mouvements qu'il adopte dans l'Amour sorcier une lenteur qui frise le « ralenti ». Du point de vue technique ce disque est remarquable, et, même si l'on peut faire quelques réserves sur sa seconde face, la première, celle des Nuits, vaut largement l'audition. (Erato LDE 3.192 ; existe en stéréo.)

Continuant une tradition déjà bien établie, le Cercle Artistique Nimots, qui a offert à ses membres une série de concerts remarquables, présentait mercredi à la salle Cocteau une pianiste de grande qualité, Alicia de Larrocha, qui tint son auditoire sous le charme, en lui révélant, pour ainsi dire, l'œuvre des grands maîtres espagnols.

Actuellement directrice et professeur à l'Académie de Musique « Granados » à Barcelone, cette jeune pianiste tient de son professeur Frank Marshall, lui-même élève de Granados, les éminentes qualités qui font d'elle une interprète de choix de la musique ibérique, avec son jeu, tour à tour sombre et coloré, servi par une virtuosité d'une légèreté, d'une souplesse et par moments d'une puissance déconcertantes.

Granados figurait au programme avec « Goyescas », assurément son chef-d'œuvre. Éloigné du réalisme d'Albeniz et de Manuel de Falla, l'art de Granados est plus intérieur, plus individuel, plus romantique, en un mot plus romantique. Il réunit en lui l'âme d'un Chopin et l'élegance d'un Fauré. Admirablement exécutés, « Los Requiebros », à la belle écriture post-typhonique, « La Mata y el ruisseau », « Le Jardin d'Espagne », « Les Nuits », tandis que « El Pelele », quant le Chopin des « Nocturnes », l'inson rythmique au célèbre tapage typiquement ibérique. L'émotion